

Les autres

Nous savons maintenant que ce système nerveux vierge de l'enfant, abandonné en dehors de tout contact humain, ne deviendra jamais un système nerveux humain. Il ne lui suffit pas d'en posséder la structure initiale, il faut encore que celle-ci soit façonnée par le contact avec les autres, et que ceux-ci, grâce à la mémoire que nous en gardons, pénètrent en nous et que leur humanité forme la nôtre. Humanité accumulée au cours des âges et actualisée en nous.

Mais les autres, ce sont aussi ceux qui occupent le même espace, qui désirent les mêmes objets ou les mêmes êtres gratifiants, et dont le projet fondamental, survivre, va s'opposer au nôtre. Nous savons maintenant que ce fait se trouve à l'origine des hiérarchies de dominance. Les autres, ce sont aussi tous ceux avec lesquels, quand on leur est réuni, on se sent plus fort, moins vulnérable; et pour se réunir, comme les cellules nées des mêmes cellules souches, le lien familial ne fut-il pas, dès l'origine, le plus immédiat, le plus évident, le plus simple? Le clan primitif en est sorti. L'exploitation qu'il fit de sa niche écologique fut plus efficace que celle qu'aurait pu obtenir l'individu isolé. L'individu dont la raison d'être était la même que celle du clan, survivre, se sentait sans doute comme en faisant partie intégrante, se vivait peut-être plus comme membre d'un ensemble que comme individu. On peut penser aussi que la propriété était

ressentie beaucoup plus comme celle du clan, contenu d'un espace nécessaire à sa survie, que comme celle de chaque homme appartenant au clan et dont l'addition à celle des autres aurait abouti à la propriété du groupe. Les hiérarchies et les dominances existaient certainement comme elles existent dans les sociétés animales, mais elles s'établissaient vraisemblablement sur la force, la ruse et non sur la propriété des choses. En résumé, l'absence de division du travail, la finalité identique de l'individu et du groupe, donnaient à l'homme primitif une conception de l'autre que nous avons aujourd'hui beaucoup de peine à imaginer.

Dès que l'information technique a servi de base à l'établissement des hiérarchies et que la finalité de l'individu a commencé à se dissocier de celle du groupe, l'établissement de sa dominance prévalant sur la survie du groupe, l'individualisme forcené qui s'épanouit à l'époque contemporaine fit son apparition. Les sociétés de pénurie possèdent vraisemblablement une conscience de groupe plus développée que les sociétés d'abondance. A moins que la pénurie soit telle qu'un sauve-qui-peut individuel devienne la meilleure chance de survie, comme ce fut le cas récemment chez les IKs dont Colin Turnbull a raconté la lamentable histoire¹, qui montre bien que tout ce qui fait l'homme est d'origine socio-culturelle et que tout peut donc être appris, transformé, automatisé. Il reste à savoir au bénéfice de qui, pour le maintien de quelle structure ? La conscience de groupe reparait quand le groupe se trouve conduit à défendre son territoire contre l'envahissement par un groupe antagoniste. C'est alors l'union sacrée. Malheureusement, un territoire ne se défend pas s'il est vide. Ce n'est pas le territoire en réalité qui est défendu, mais l'ensemble complexe que forme celui-ci avec ceux qui l'habitent. Le groupe défend sa survie dans un

1. Colin Turnbull. *Un peuple de fauves*. Stock (1973).

certain territoire, mais un groupe est une structure organisée. Nous avons déjà parlé de la notion de patrie. C'est cet ensemble du cadre écologique et du groupe qui l'occupe, qu'exprime ce mot. Pour l'individu qu'il motive, qu'il anime, les autres, ses compatriotes, sont ceux possédant généralement la même langue, la même histoire (encore que celle-ci soit fort mal connue le plus souvent du patriote), les mêmes intérêts à défendre. Mais quand une société multinationale s'empare d'industries essentielles à la vie nationale sur le territoire national, doit-on mobiliser contre elle les forces armées et le citoyen doit-il considérer que « son » territoire est envahi par l'autre ? Il paraît évident, en d'autres termes, que ce qui est défendu dans « l'union sacrée », dans la guerre dite juste (elles le sont toujours), c'est avant tout une structure sociale hiérarchique de dominance. Ce sont presque toujours des guerres entre dominants, ceux-ci entraînant le peuple à défendre leur dominance, grâce à un discours logique et convaincant. N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, l'évêque catholique de New York faire au Viêt-nam sa tournée des popotes en haranguant les G.I. pour qu'ils tuent le plus de Vietcongs possible, car ce faisant ils défendraient paraît-il la civilisation judéo-chrétienne ? Était-il conscient, le malheureux, que pour être évêque il fallait qu'il fût déjà animé par un besoin peu commun de domination, dans un système hiérarchique qui l'avait récompensé de sa soumission ? Avait-il eu jamais le désir d'être curé de campagne ou prêtre-ouvrier ? Quant à sa civilisation judéo-chrétienne, quel triste exemple la guerre du Viêt-nam a-t-elle pu en donner !

Nous ne sommes donc rien sans les autres, et pourtant les autres sont les ennemis, les envahisseurs de notre territoire gratifiant, les compétiteurs dans l'appropriation des objets et des êtres. Au moyen d'une tromperie grossière on arrive parfois, en période de crise, à faire croire à l'individu qu'il défend l'intérêt du groupe et se sacrifie pour un ensemble, alors que cet ensemble étant déjà orga-

nisé sous forme d'une hiérarchie de dominance, c'est en fait à la défense d'un système hiérarchique qu'il sacrifie sa vie. Enfin, le groupe constituant un système ferme entre en compétition avec les autres systèmes fermés qui constituent les autres groupes, corporatifs, fonctionnels (de classe), nationaux, etc. et un discours logique trouve toujours un alibi indiscutable pour motiver le meurtre de l'autre ou son asservissement.

Et ce n'est certes pas en prêchant l'amour que l'on changera quelque chose à cet état de fait. Nous avons dit ce que nous pensions de l'amour. Il y a des milliers d'années que périodiquement on nous parle de l'amour qui doit sauver le monde. C'est un mot qui se trouve en contradiction avec l'activité des systèmes nerveux en situation sociale. Il n'est prononcé d'ailleurs que par des dominants culpabilisés par leur bien-être et qui devinent la haine des dominés, ou par des dominés qui se sont brisés les os contre la froide indifférence des dominances. Il n'existe pas d'aire cérébrale de l'amour. C'est regrettable. Il n'existe qu'un faisceau du plaisir, un faisceau de la réaction agressive ou de fuite devant la punition et la douleur et un système inhibiteur de l'action motrice quand celle-ci s'est montrée inefficace. Et l'inhibition globale de tous ces mécanismes aboutit non à l'amour mais à l'indifférence.

La seule solution qui paraisse applicable consiste à retrouver le comportement des origines, c'est-à-dire à faire coïncider la finalité individuelle à celle du groupe. Mais ce groupe s'est élargi aujourd'hui à l'échelle de la planète et se nomme l'espèce. Toute finalité individuelle conforme à l'intérêt d'un système fermé, celui d'un groupe quel qu'il soit, donc forcément antagoniste, ne peut aboutir qu'à la destruction, à la négation, à la disparition de l'autre. Et ce ne sont pas les beaux sentiments qui changeront quelque chose.

Pourquoi s'intéresser tant à l'espèce ? N'est-ce pas

une vue idéaliste, un faux-fuyant qui permet de se désintéresser du « prochain » en prônant une vue cosmique des autres qui n'engage à rien dans l'immédiat ? Une fuite de la vie quotidienne pour un imaginaire gratifiant et irréalisable ? Que peut bien nous faire l'avenir de l'espèce puisque nous n'y participerons pas ? Mais en réalité chacun de nous participe à cet avenir et il n'y aura pas d'avenir si nous ne l'imaginons pas. Il n'y aura qu'un perpétuel retour du passé qui se transformera en subissant les lois implacables de la nécessité. Affectivement, je me moque bien de l'avenir de l'espèce, c'est vrai. Si l'on me dit que c'est pour mes enfants et les enfants de mes enfants que je souhaite un monde différent, et que cela est « bien », je répondrai que ce n'est alors que l'expression de mon narcissisme, du besoin que j'éprouve de me prolonger, de truquer avec la mort à travers une descendance qui ne présente pour moi d'intérêt que parce qu'elle est issue de moi. Ne vaut-il pas mieux alors rester célibataire, ne pas se reproduire, que de limiter les « autres » à cette petite fraction rapidement très mélangée et indiscernable de nous-mêmes ? Sommes-nous si intéressants que nous devons infliger notre présence au monde futur à travers celle de notre progéniture ? Depuis que j'ai compris cela, rien ne m'attriste autant que cet attachement narcissique des hommes aux quelques molécules d'acide désoxyribonucléique qui sortent un jour de leurs organes génitaux.

Non, l'intérêt pour l'espèce résulte, je le crois, non d'un idéalisme au grand cœur, non d'un humanisme généreux et d'abord pour nous-mêmes, pas plus qu'il ne représente une solution de facilité car il ne rapporte rien, à l'encontre de l'intérêt pour un sous-groupe dominant. Il résulte d'une construction logique, d'une évidence dénuée de toute affectivité. Il fait simplement partie des moyens qu'une structure peut utiliser pour survivre, sans savoir s'il est « bon » ou « mauvais » qu'elle survive, et sans savoir même si elle survivra. Mais j'accepte que l'on

me dise que ce n'est encore qu'une soumission à une pression de nécessité. Du moins est-ce au niveau de conscience atteint par l'Homme en traversant l'histoire. Il s'agit alors d'une pression de nécessité, taillée à sa mesure, à celle de ses lobes associatifs orbito-frontaux. Ce n'est plus celle des espèces qui nous ont précédés et qui s'ignorent en tant qu'espèces.

Au co
prononc
tré que
difficile
la struc
liberté
parce qu
liberté
flou et
admettre
aboutit à
ments de
dus se
implique
surtout la
négation
l'écroule
le cadre
s'est deve
individus
mettre la
liberté
conscience
la possibi
de réaliser
l'autre. Le
même en
motivé et
souvent